Journal de la Nouvelle-Orléans

Numéro. No 73 Prix 5 cts

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE MATIN, 2 JUILLET 1882.

CAUSERIE DU DIMANCHE.

Quelle place immense occupe l'enfance, la jeunesse dans la vie sociale! quel magnifique rôle elle joue dans la famille! nous ne vivons guère que pour lui assurer beaucoup le pain du corps, plus encore le pain de l'intelligence; et alors même que, séparée d'elle, nous sommes absorbés par les travaux extérieurs, froids toujours, parfois si écœurants du bureau ou de l'atelier, c'est encore elle qui domine nos pensées, c'est son souvenir qui soutient notre courage dans les épreuves, qui rend léger le poids, bien souvent écrasant, de la fatigue et de la chaleur.

Dans notre amour pour l'enfance, nous avons cédé, à son intention, tout après pour elle, une année à part, qui lui appartient en propre, avec ses grandes dates, et ses quatre saisons bien distinctes.

Elle ne commence ni ne finit comme la nôtre, l'année de l'enfance; elle n'est peut être ni établie, ni distribuée sur des bases aussi scientifiques; elle se préoccupe peut être moins des révolutions du soleil et des autres astres; mais elle répond bien mieux aux besoins de la nature humaine et aux exigences du jeune âge. Elle débute au déclin de la nôtre, au commendement de l'automne, alors que les chaleurs s'éteignent, et les forces du corps s'étant peu à peu renouvelées dans les distractions des vacances, l'enfant peut se livrer plus facilement, plus ardemment aux fatigues de l'étude. Et c'est précisément pour cela que les éducateurs de la jeunesse lui ont donné le nom d'année scolaire.

Puis vient la saison des plaisirs, des distractions, des fêtes, des joies de toute sorte; quelque chose comme notre carnaval, à nous, adapté aux instincts, aux aspirations de la jeunesse. Hélas, grands enfants que nous sommes nous mêmes, il nous faut nous bombarder, nos soirées, nos mauteries de salon, nos extravagances de la rue, nos mascarades, nos insanités du mardi-gras, avant de rentrer en nous-mêmes, de nous tâter le pouls moral, et, après avoir jeté un coup d'œil sur nos frédaines passées, de jurer solennellement de n'y plus retomber; sauf, le lendemain, à manquer à notre parole avec autant d'assurance et de bonne foi que nous en avions mis à la donner la veille: Ce qui nous procure le plaisir de recommencer tous les ans la même triste comédie.

Pourquoi donc cette chose si douce, si naïve, si loyale, que l'on appelle l'enfance, n'aurait-elle pas ses joies folentes des fêtes de Noël, ses travissements, ses extases du jour de l'an? N'en a-t-elle pas dix fois plus besoin que nous? Ne les mérite-t-elle pas cent fois davantage!

Quel soldat dans son harem, quel nabab avec ses milliards de lacs de roupies peut se procurer l'ineffable bonheur que trouve l'enfance dans la possession du moindre joujou, ou dans la lecture d'un petit livre bien propret, brillamment illustré et doré sur tranches, et parsemé d'anecdotes dans lesquelles elle trouve l'instruction tout en comptant après le plaisir?

Et comme ches elle toutes ces joies sont innocentes! Elle n'a pas à en rougir le lendemain, ni à en frapper la poitrine, ni à s'en couvrir le front de cendres.

Aussi la saison négligente est-elle pas triste, toute faite de repentirs, comme la nôtre. La religion n'a que des tendresses pour l'enfance; elle ne lui procure que des joies et des ravissements; elle a choisi le plus beau mois de l'année pour l'initier à ses mystères, et c'est au milieu d'une nature toute embaumée qu'elle lui épure et parfume l'âme. Ah! les doux moments et les ineffables extases!

Est-ce qu'en face de toutes ces joies naïvement vivantes, il ne vous est jamais arrivé de sentir vous remplir le cœur le regret de n'être pas toujours resté jeune?

Enfin, arrive pour elle l'époque de la moisson; car après avoir semé, elle a bien le droit de récolter. Ne l'avons nous pas, pendant dix longs mois, condamnée au bonnet de l'école, aux galères de la grammaire et des chiffres!

Si quelqu'un a jamais mérité une récompense, c'est bien elle, la pauvrette.

Et alors ce sont d'autres joies plus bruyantes encore que les précédentes. On la couronne comme une reine, on l'applaudit comme une grande vertueuse; on la décore comme une héroïne; et la voilà qui, le lendemain, s'échappe de l'école, respirant l'air libre à pleins poumons, jetant ses cris de joie à tous les vents, et bondissant comme le poulain dans la prairie.

Elles donc demander à nos savants, à nos astronomes, avec toute leur habileté à faire dire aux chiffres ce qu'ils veulent, à faire pirouetter les astres dans l'espace au gré de leurs systèmes fantastiques, de nous prédire une année aussi bien distribuée et se terminant aussi agréablement.

Eh bien, nous voici en plein cœur d'année de l'enfance. Ce ne sont partout que distributions de prix, solides et bien ganées littéraires et musicales: un déluge de dialogues et de pièces de comédie, des avalanches de morceaux de chant, un débordement si effrayant de notes tapotées sur le piano, que les étoiles du ciel et les gouttes d'eau de la mer ne sont rien en comparaison. Ce n'est plus par demi-douzaine que se comptent les séances musico-littéraires, c'est par quarteron, par demi-cent. C'est à nous demander comment nous ne sommes pas encore devenu aveugle ou sourd.

Et ne croyez pas que nous nous en plaignons le moins. Il y a pour cela des grâces d'état. Franchement, nous aimons mieux entendre les doigts d'un enfant balbutier: Ah! vous dirai-je, maman, sur un Pleyel, que d'écouter Rubinstein manquer de patience les plus virtuoses manquer de patience les plus magnifiques scènes de Mozart et de Beethoven ou les plus brillantes ouvertures de Rossini et d'Auber.

Il y a, par exemple, au second acte de la *Favorite*, un chœur de femmes qui a le don de nous horripiler, au théâtre. Tout les les bonnes ames qui fréquentent ce trop fameux ensemble: Doux—séphir—soie—lui—fi—dè—le—inflexiblement, comme mû par un ressort, nous nous levons, et nous enfuyons, à toutes jambes. Eh bien, cet affreux chant, nous en entendons aussi l'applaudir à tout rompre, exécuté par de ravissan, les fillettes de 12 à 15 ans—étrange, direz-vous—Mon Dieu, non, rien là que de fort naturel. Il y a dans certaines voix enfantines, malgré leur inexpériences, peut-être même à cause de leurs inexpériences, un charme qui n'appartient qu'à elles, qui ne se retrouve nulle part ailleurs, et que rien ne remplace, pas même le talent, pas même le génie.

Du reste il ne faut pas s'étonner de ce débordement parmi nous de distributions de prix et de séances littéraires et musicales; nous sommes si riches en fait d'institutions, de collèges, de maisons d'éducation! il y en a de toute sorte, pour tous les âges, pour tous les sexes, pour toutes les croyances, pour toutes les nationalités, pour toutes les bourses, pour toutes les positions sociales. Il nous était vaun à l'idée de faire ici l'énumération de toutes celles qui seulement auxquelles nous assistons. Il a falu y renoncer; rien que la liste nous eut absorbé une colonne entière.

***

—Hier, vers l'heure de midi, une cérémonie solennelle avait lieu à la Cathédrale St-Louis, non pas dans la vaste enceinte où se réunit d'ordinaire le commun des fidèles, mais à 70 pieds au-dessus du sol, là où ne sont admis qu'à de rares occasions les chroniqueurs et les reporters. Le ban et l'arrière ban de la presse avaient été invités par MM. Barbier et Thourot, les dignes successeurs de légendaire Fourgier, à assister à la remise de la clef de la bonne vieille horloge de l'église métropolitaine, dont ils sont les habitués restaurateurs.

A l'heure dite tout était prêt; par impossible, un accident fat-il arrivé, que M. Barbier était de toilée à arrêter le soleil pour n'être pas en retard. Groupés autour de l'horloge tous les invités avaient les yeux fixés sur l'opérateur qui, le chronomètre en main, attendait la minute, la seconde voulue pour imprimer le mouvement à la mamelle. Un geste imperceptible, un léger coup de pouce suffit, et l'horloge s'ébranle tout entière; pour la première fois depuis deux mois la grosse cloche fait entendre les 12 coups réglementaires de midi, et les aiguilles des heures (ordinaire), de la rue de Chartres, de la rue Royale et de la tribune intérieure reprennent lentement et solennellement leur mouvement circulaire qui commencé il y a de cela une centaine d'années, ne s'est interrompu que deux ou trois fois depuis, et que nos petits-enfants, seuls peut-être, verront s'arrêter de nouveau.

En horlogers bien expérimentés, MM. Barbier et Thourot avaient jugé à propos de graisser les rouages de leur machine avec un demi-panier de champagne. Le invités les ont grâcieusement aidés dans cette délicate opération, et l'on a constaté scrdialement longue vie à l'horloge de la Cathédrale, et prospérité à ses jeunes et habiles restaurateurs.

A la rigueur, elle est bien vénérable, bien antique, cette horloge qui porte si gaillardement le poids de ses cent et nous ne savons combien d'années, et l'on pourrait, si l'on voulait bien, renouveler son acte de baptême dans les registres qui datent de la domination espagnole; mais elle est toujours la même, c'est un gaillard le type du centenaire dans la vie sociale! quel magnifique rôle elle joue dans la famille! nous ne vivons guère que pour lui assurer beaucoup le pain du corps, plus encore le pain de l'intelligence; et alors même que, séparés d'elle, nous sommes absorbés par les travaux extérieurs, froids toujours, parfois si écœurants du bureau ou de l'atelier, c'est encore elle qui domine nos pensées, c'est son souvenir qui soutient notre courage dans les épreuves, qui rend léger le poids, bien souvent écrasant, de la fatigue et de la chaleur.

Dans notre amour pour l'enfance, nous avons créé, à son intention, tout après pour elle, une année à part, qui lui appartient en propre, avec ses grandes dates, et ses quatre saisons bien distinctes.

Elle ne commence ni ne finit comme la nôtre, l'année de l'enfance; elle n'est peut être ni établie, ni distribuée sur des bases aussi scientifiques; elle se préoccupe peut être moins des révolutions du soleil et des autres astres; mais elle répond bien mieux aux besoins de la nature humaine et aux exigences du jeune âge. Elle débute au déclin de la nôtre, au commendement de l'automne, alors que les chaleurs s'éteignent, et les forces du corps s'étant peu à peu renouvelées dans les distractions des vacances, l'enfant peut se livrer plus facilement, plus ardemment aux fatigues de l'étude. Et c'est précisément pour cela que les éducateurs de la jeunesse lui ont donné le nom d'année scolaire.

Puis vient la saison des plaisirs, des distractions, des fêtes, des joies de toute sorte; quelque chose comme notre carnaval, à nous, adapté aux instincts, aux aspirations de la jeunesse. Hélas, grands enfants que nous sommes nous mêmes, il nous faut nous bombarder, nos soirées, nos mauteries de salon, nos extravagances de la rue, nos mascarades, nos insanités du mardi-gras, avant de rentrer en nous-mêmes, de nous tâter le pouls moral, et, après avoir jeté un coup d'œil sur nos fredaines passées, de jurer solennellement de n'y plus retomber; sauf, le lendemain, à manquer à notre parole avec autant d'assurance et de bonne foi que nous en avions mis à la donner la veille: Ce qui nous procure le plaisir de recommencer tous les ans la même triste comédie.

Pourquoi donc cette chose si douce, si naïve, si loyale, que l'on appelle l'enfance, n'aurait-elle pas ses joies folentes des fêtes de Noël, ses travissements, ses extases du jour de l'an? N'en a-t-elle pas dix fois plus besoin que nous? Ne les mérite-t-elle pas cent fois davantage!

Quel soldat dans son harem, quel nabab avec ses milliards de lacs de roupies peut se procurer l'ineffable bonheur que trouve l'enfance dans la possession du moindre joujou, ou dans la lecture d'un petit livre bien propret, brillamment illustré et doré sur tranches, et parsemé d'anecdotes dans lesquelles elle trouve l'instruction tout en comptant après le plaisir?

Et comme ches elle toutes ces joies sont innocentes! Elle n'a pas à en rougir le lendemain, ni à en frapper la poitrine, ni à s'en couvrir le front de cendres.

Aussi la saison négligente est-elle pas triste, toute faite de repentirs, comme la nôtre. La religion n'a que des tendresses pour l'enfance; elle ne lui procure que des joies et des ravissements; elle a choisi le plus beau mois de l'année pour l'initier à ses mystères, et c'est au milieu d'une nature toute embaumée qu'elle lui épure et parfume l'âme. Ah! les doux moments et les ineffables extases!

Est-ce qu'en face de toutes ces joies naïvement vivantes, il ne vous est jamais arrivé de sentir vous remplir le cœur le regret de n'être pas toujours resté jeune?

Enfin, arrive pour elle l'époque de la moisson; car après avoir semé, elle a bien le droit de récolter. Ne l'avons nous pas, pendant dix longs mois, condamnés au bonnet de l'école, aux galères de la grammaire et des chiffres!

Si quelqu'un a jamais mérité une récompense, c'est bien elle, la pauvrette.

Et alors ce sont d'autres joies plus bruyantes encore que les précédentes. On la couronne comme une reine, on l'applaudit comme une grande vertueuse; on la décore comme une héroïne; et la voilà qui, le lendemain, s'échappe de l'école, respirant l'air libre à pleins poumons, jetant ses cris de joie à tous les vents, et bondissant comme le poulain dans la prairie.

Elles donc demander à nos savants, à nos astronomes, avec toute leur habileté à faire dire aux chiffres ce qu'ils veulent, à faire pirouetter les astres dans l'espace au gré de leurs systèmes fantastiques, de nous prédire une année aussi bien distribuée et se terminant aussi agréablement.

Eh bien, nous voici en plein cœur d'année de l'enfance. Ce ne sont partout que distributions de prix, solides et bien ganées littéraires et musicales: un déluge de dialogues et de pièces de comédie, des avalanches de morceaux de chant, un débordement si effrayant de notes tapotées sur le piano, que les étoiles du ciel et les gouttes d'eau de la mer ne sont rien en comparaison. Ce n'est plus par demi-douzaine que se comptent les séances musico-littéraires, c'est par quarteron, par demi-cent. C'est à nous demander comment nous ne sommes pas encore devenu aveugle ou sourd.

Et ne croyez pas que nous nous en plaignons le moins. Il y a pour cela des grâces d'état. Franchement, nous aimons mieux entendre les doigts d'un enfant balbutier: Ah! vous dirai-je, maman, sur un Pleyel, que d'écouter Rubinstein manquer de patience les plus virtuoses manquer de patience les plus magnifiques scènes de Mozart et de Beethoven ou les plus brillantes ouvertures de Rossini et d'Auber.

Il y a, par exemple, au second acte de la *Favorite*, un chœur de femmes qui a le don de nous horripiler, au théâtre. Tout les les bonnes ames qui fréquentent ce trop fameux ensemble: Doux—séphir—soie—lui—fi—dè—le—inflexiblement, comme mû par un ressort, nous nous levons, et nous enfuyons, à toutes jambes. Eh bien, cet affreux chant, nous en entendons aussi l'applaudir à tout rompre, exécuté par de ravissan, les fillettes de 12 à 15 ans—étrange, direz-vous—Mon Dieu, non, rien là que de fort naturel. Il y a dans certaines voix enfantines, malgré leur inexpériences, peut-être même à cause de leurs inexpériences, un charme qui n'appartient qu'à elles, qui ne se retrouve nulle part ailleurs, et que rien ne remplace, pas même le talent, pas même le génie.

Du reste il ne faut pas s'étonner de ce débordement parmi nous de distributions de prix et de séances littéraires et musicales; nous sommes si riches en fait d'institutions, de collèges, de maisons d'éducation! il y en a de toute sorte, pour tous les âges, pour tous les sexes, pour toutes les croyances, pour toutes les nationalités, pour toutes les bourses, pour toutes les positions sociales. Il nous était vaun à l'idée de faire ici l'énumération de toutes celles qui seulement auxquelles nous assistons. Il a falu y renoncer; rien que la liste nous eut absorbé une colonne entière.

***

—Hier, vers l'heure de midi, une cérémonie solennelle avait lieu à la Cathédrale St-Louis, non pas dans la vaste enceinte où se réunit d'ordinaire le commun des fidèles, mais à 70 pieds au-dessus du sol, là où ne sont admis qu'à de rares occasions les chroniqueurs et les reporters. Le ban et l'arrière ban de la presse avaient été invités par MM. Barbier et Thourot, les dignes successeurs légendaire Fourgier, à assister à la remise de la clef de la bonne vieille horloge de l'église métropolitaine, dont ils sont les habitués restaurateurs.

A l'heure dite tout était prêt; par impossible, un accident fat-il arrivé, que M. Barbier était de toilée à arrêter le soleil pour n'être pas en retard. Groupés autour de l'horloge tous les invités avaient les yeux fixés sur l'opérateur qui, le chronomètre en main, attendait la minute, la seconde voulue pour imprimer le mouvement à la mamelle. Un geste imperceptible, un léger coup de pouce suffit, et l'horloge s'ébranle tout entière; pour la première fois depuis deux mois la grosse cloche fait entendre les 12 coups réglementaires de midi, et les aiguilles des heures (ordinaire), de la rue de Chartres, de la rue Royale et de la tribune intérieure reprennent lentement et solennellement leur mouvement circulaire qui commencé il y a de cela une centaine d'années, ne s'est interrompu que deux ou trois fois depuis, et que nos petits-enfants, seuls peut-être, verront s'arrêter de nouveau.

En horlogers bien expérimentés, MM. Barbier et Thourot avaient jugé à propos de graisser les rouages de leur machine avec un demi-panier de champagne. Le invités les ont grâcieusement aidés dans cette délicate opération, et l'on a souhaité cordialement longue vie à l'horloge de la Cathédrale, et prospérité à ses jeunes et habiles restaurateurs.

A la rigueur, elle est bien vénérable, bien antique, cette horloge qui porte si gaillardement le poids de ses cent et nous ne savons combien d'années, et l'on pourrait, si l'on voulait bien, renouveler son acte de baptême dans les registres qui datent de la domination espagnole

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Température du 1er juillet 1882

Thermomètre de O. DUHAMEL, Opticien.

Heures du matin.	Fahrenheit.	Centigrade.
Midi	75	23
3 P. M.	85	29
6 P. M.	89	32
	85	29

Samedi, 1er juillet 1882, 3 p. m.

Température (Fahrenheit) dans les villes suivantes.

Atlanta	84	Louisville, Ky	89
Augusta, Ga	80	Memphis, Tenn	81
Carolina, Tex	—	Mobile, Ala	85
Galveston, Tex	90	Montgomery, Ala	86
Chattanooga, Tenn	86	Nashville, Tenn	86
Cincinnati, O	87	New Orleans, La	87
Davenport, Iowa	81	Omaha, Neb	82
Dubuque, Iowa	80	Pittsburgh, Pa	85
Galveston, Texas	86	Savannah, Ga	81
Indianola	86	Shreveport, La	88
Keokuk, Iowa	82	St-Louis, Mo	82
Key West, Fla	82	St-Paul, Minn	67
La Crosse, Wis	70	Vicksburg, Miss	84
Leavenworth, Kan	92	Yankton, D. T	78

Hauteur des eaux au-dessus de l'étiage (eaux en plus baisse).

Augusta	6.00	Nashville, Tenn	5.11
Cairo, Ill	35.05	New Orleans	2.09
Cincinnati	2.03	Omaha, Neb	13.1
Davenport, I	9.02	Pittsburgh, Pa	5.00
Keokuk, Iowa	15.07	Shreveport, La	13.07
La Crosse, Wis	7.08	St-Louis, Mo	29.07
Leavenworth, K	17.10	St-Paul, Minn	9.11
Louisville, Ky	10.00	Vicksburg, Miss	41.00
Memphis, Tenn	29.07	Yankton	12.10

*La dernière a du niveau des hautes eaux de 1874.

L. DUNNE,
Sergeant Signal Corps U. S. A.

MARIAGES, NAISSANCES ET DÉCÈS.

Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.

M. R. Reis à Mlle Margaret A. Streadbacs;
Eugène L. Pincoite à Mlle L. M. Simec;
Scandal Foster à Mlle Suzie Washington;
David Marois à Mme Vve E. Antoin.

Naissances.

Mme Dominick Eckert, un garçon, 1er juin;
" Guy Wilson, un garçon, 22 juin;
" Wm Mellegan, un garçon, 25 juin;
" Thos Champagne, une fille, 17 juin;
" Peter Mauvez, une fille, 1er juin;
" Jean Beppeney, un garçon, 24 juin;
" F B Hernandez, un garçon, 26 juin;
" Benj Cramp, un garçon, 20 juin.

Décès.

Harriet A Seymour, 4 mois, 584 rue Carondelet;
Mlle Amanda Landry, 16 ans, coin Decatur et Dumaine;
Alphe Materne, 18 ans, 40 rue Dumaine;
Walter R H Rees, 41 ans, 71 Avenue de la Louisiane;
Thos Carey, 61 ans, 107 N. Peters;
Henr. Black, 15 ans, 369 rue Thérèse;
M B Hamm, 469 rue St-Claude;
Mme Ives E Mack, 79 ans, 145 rue St-André;
Michael Dandrige, 21 ans, rue Wilow, près Claiborne;
Virginia Chaix, 6 mois, rue Burthe, près Theri;
Antoine Julien, 1 an, rue Tonti, près Labadie.

Hôpital de Charité.—Rapport annuel.—Ayant déjà mentionné le changement qui a eu lieu, dernièrement, dans l'administration de l'Hôpital de Charité, nous avons, aujourd'hui, à annoncer réception du rapport annuel de cette Institution, que nous devons à l'obligeance du chirurgien en chef, le Dr A. W. de Roaldès.

Après avoir parcouru cet intéressant document, nous sommes heureux de constater que le Board des Administrateurs, nommé par le gouverneur Wiltz, a pleinement justifié la confiance de son créateur et mérité la reconnaissance du public. Il n'est que justice dans ce cas, de rappeler brièvement les titres de l'administration.

A 7 h. du matin, Sir Wm Harcourt a dit que l'on venait de passer la valeur de deux jours de travaux dans la discussion d'une mesure sans importance. Il fallait en finir avec cet état de choses.

M. Parnell a répondu que les membres irlandais en appelleraient à leurs compatriotes en Irlande et à l'étranger. Impossible, suivant lui, de faire une opposition moins violente et à des mesures aussi atroces.

A 9 h. 30, la Dr Lyon Playfair, président du comité, a déclaré que l'on avait comploté d'arrêter les travaux de la Chambre.

MM. Biggar, Callan, Commons, Dillon, Healy, McCarthy, Merinn, Metje, J. P. O'Conner, O'Donnell, Parnell, Powers, Redmond, Sexton et Sullivan, ont alors été suspendus et ont quitté la Chambre.

A 10 heures 35, le président rapporte que O'Donnell s'est traité d'infâmie la déclaration du président.

M. Childers, secrétaire de la guerre, annonce qu'il demandera lundi, que la Chambre juge la conduite de M. O'Donnell.

M. Childers a demandé la suspension de MM. O'Donnell et Dillon, qui est adoptée par 126 voix contre 27, au milieu des bravos de toute la Chambre. Puis d'autres suspensions ont lieu au milieu de scènes violentes et la clause 17 est enfin adoptée par 158 voix contre 19.

Tous les membres se font l'un après l'autre expulser et la loi est votée jusqu'à l'article 30. La Chambre est restée en séance 32 heures.

WASHINGTON.

CONGRES.

Chambre.

M. Kelly, de la Pennsylvannie, demande le consentement unanime pour faire un rapport sur une résolution conjointe autorisant le secrétaire du trésor à émettre des bons 2 pour cent on des certificats en échange de bons portant un intérêt plus élevé.

Elle a, dit-il, été préparée sous les auspices du secrétaire du trésor. Adoptée. Elle dit que le secrétaire du trésor est autorisé à émettre des bons ou certificats de dette des Etats-Unis des cinquante dollars au dessus, jusqu'à 50 dollars, comme il le jugera convenable, jusqu'au montant de $200,000,000, portant intérêt de 2 0/0, payable tous les six mois, et le principal aimé que l'intérêt sera, à l'option des Etats-Unis.

M. Hasson demande le vote du bill stipulant que les droits sur les sucres importés et déposés dans les entrepôts seront payés sur la quantité qui sort de ces entrepôts et non suivant la quantité qui y entre.

Objection est faite.

A 1 h 20, la Chambre reprend la discussion du bill des allocations navales. Il s'agit de l'amendement de M. Calkins qui demande que l'on biffe la clause relative aux promotions au grade de contre-amiral.

M. Blunt présente un amendement stipulant la nomination d'un bureau pour remplir les vacances dans le grade de contre-amiral. Il est adopté.

Nominations.

Washington, 1er juil—Le Président a envoyé les nominations suivantes au sénat: Louis Wallace envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire en Turquie—Henry Hall envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire dans l'Amérique Centrale.

John Halderman résident et consul à Siam.

J. M. Francis résident et consul général à Portugal.

J. H. Wickersheim résident et consul général en Danemark.

M. Cramer, résident et consul général en Suisse.

J. Riley Weaver, secrétaire de légation et consul général à Vienne.

Louis Riedmond, résident et consul général à Rome.

F. Vinaca, consul à La Paz, Mexico.

Enterrement de Guiteau.

Washington, 1—Le corps de Guiteau a été enterré dans la partie nord-est de la prison à 4 heures, cette après-midi, le corps a été porté de la chapelle sur les épaules de six prisonniers et enterré sans aucune cérémonie. Il n'y avait d'assistants que John Guiteau, le Rév. Hicks, le gardien Crooker et son fils, l'ingénieur de la prison, le sous-gardien et les six prisonniers.

Etat mensuel de la dette publique.

Washington, 1er juillet—L'état de la dette publié aujourd'hui accuse une réduction pendant le mois juin, est de:

Comptant au Trésor	2,589,699 70
Certificats d'or en circulation	39,119,740 00
Certificats d'argent	66,096,710 00
Certificats de dépôt d'argent en circulation	13,320,000 00
Certificats de rachat en circulation	465,550 00
Legal Tendars en circulation	346,681,016 00
Monnaie courante fractionnaire	7,047,247 77

Etat hebdomadaire des banques associées.

New-York, 1—		
Emprunts	diminution	$4,167,500
Espèces	diminution	2,893,100
Legal tenders	diminution	897,600
Dépôt	augmentation	878,100
Circulation	diminution	93,900
Réserve	diminution	—
Les banques ont maintenant en caisse		5,431,025

Marchés étrangers.

Paris, 1—Rentes 80f et 90c.

Paris, 1, 2:30 p m—Rentes 80f et 65c.

Londres, 1—Consols 99 11/16.

Liverpool, 1, midi—Coton calme et ferme. Ventes estimées à 8,000 balles, dont 2000 pour l'exportation et la spéculation; Middling Uplands 6 7/8d; Middling Orleans 7 1/16d, recettes 29610 balles, tout coton américain.

Futurs fermes; Uplands low middling clause, livraison juillet et août 6 56/64 à 6 59/64, septembre et octobre 6 49/64d, 6 50/64 à 6 51/64d, octobre et novembre 6 36/64 à 6 37/64d.

Liverpool, 1—Coton—ventes américaines 4800 balles; livraison juillet et août 6 56/64d, août et septembre 6 55/64d, septembre et octobre 6 50/64d, novembre et décembre 6 34/64d. Futures plus faciles.

Argent, Stock, &c.

New York, 1, soir — Argent 4 à 2; Change 4.85. Bons du gouvernement fermes, nouveaux 5's, coupons, 101 7/8; nouveaux 4 1/2's, coupons, à 114, non-veaux 4's, coupons, à 119. Les Bons d'Etat sont calmes mais fermes.

Marchés américains.

New-York, 1 — Coton calme. Ventes 304 balles, Uplands 12 5/8, Orleans 12 7/8. Recettes nettes consolidées 1,405. Exportations pour la Grande Bretagne 181, pour le Continent 406.

PASSES.

Port Eads, 1, midi—Vent du sud, léger.

Arrivé—Le 1 juillet, soir, steamship Knickerbocker, capitaine Kendall, de New York, à Chas A Whitney & Co.

Pas de départ.

Port Eads, 1, 6 p. m.—Vent du sud-ouest.

Pas d'arrivages.

Partis: Steamship Haytian, pour Liverpool, et barque Fedra Gual, pour Barcelone.

Dépêches Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE

Arabi Pacha veut confisquer les propriétés des européens émigrés.

Londres, 1—Un télégramme d'Alexandrie au Temps annonce que Arabi Pacha est alarmé de l'émigration générale des européens et des turcs et propose de confisquer leurs propriétés.

Intervention turque.

Vienne, 1.—La "Correspondance Politique" affirme positivement que d'accord avec toutes les puissances européennes, y compris l'Angleterre, l'intervention aura lieu d'abord, s'il en est besoin, par les troupes turques.

La Turquie agissant suivant les idées de la conférence. —Demande du rétablissement du statu quo.

Londres, 1—Dans son financier, le Times dit que "Lord Dufferin, a télégraphié de Constantinople à son gouvernement en Angleterre que La Porte a signifié son intention de se laisser guider par la conférence en Egypte, et que les troupes turques y seront envoyées pour y rétablir le statu quo, sous la direction des puissances.

Le Times dit savoir de bonne source que les égyptiens qui ont une situation sérieuse ont envoyé des pétitions au sultan et aux puissances, par l'entremise de Dervisch Pacha, pour demander le rétablissement du *statu quo*, attendu que le pays est complètement désorganisé.

Ces nouvelles bien que connues dans certains cercles financiers n'ont pas empêché la hausse des sécurités égyptiennes, à cause de l'annonce d'une grande faillite à Paris.

Chambre des Communes. Scènes violentes.—Expulsion des membres irlandais.

Londres, 1—La Chambre des Communes, en comité, a continué la discussion de la clause 17 du bill de répression, pendant toute la nuit.

A 7 h. du matin, Sir Wm Harcourt a dit que l'on venait de passer la valeur de deux jours de travaux dans la discussion d'une mesure sans importance. Il fallait en finir avec cet état de choses.

M. Parnell a répondu que les membres irlandais en appelleraient à leurs compatriotes en Irlande et à l'étranger. Impossible, suivant lui, de faire une opposition moins violente et à des mesures aussi atroces.

A 9 h. 30, la Dr Lyon Playfair, président du comité, a déclaré que l'on avait comploté d'arrêter les travaux de la Chambre.

MM. Biggar, Callan, Commons, Dillon, Healy, McCarthy, Merinn, Metje, J. P. O'Conner, O'Donnell, Parnell, Powers, Redmond, Sexton et Sullivan, ont alors été suspendus et ont quitté la Chambre.

A 10 heures 35, le président rapporte que O'Donnell s'est traité d'infâmie la déclaration du président.

M. Childers, secrétaire de la guerre, annonce qu'il demandera lundi, que la Chambre juge la conduite de M. O'Donnell.

M. Childers a demandé la suspension de MM. O'Donnell et Dillon, qui est adoptée par 126 voix contre 27, au milieu des bravos de toute la Chambre. Puis d'autres suspensions ont lieu au milieu de scènes violentes et la clause 17 est enfin adoptée par 158 voix contre 19.

Tous les membres se font l'un après l'autre expulser et la loi est votée jusqu'à l'article 30. La Chambre est restée en séance 32 heures.

Assassinat des Commissaires—Fête du 4 juillet.—Suivant un usage peu pratique, il est vrai—il ne date que de 13 ans, mais fort agréable et inspiré par un excellent esprit, l'association de bienfaisance des Commis célèbre, mardi, aux Fair Grounds, la fête glorieuse du 4 juillet; le Festival qu'elle donne à cette occasion, est tout ce qu'on imagine de plus agréable, et la raison en est bien simple, cette association compte parmi ses membres une foule de jeunes gens appartenant à nos meilleures familles, très intelligents eux-mêmes, très instruits, et s'entendant merveilleusement à composer une fête de ce genre. Déjà bien pourvoyé en principe, ils savent encore doubler, tripler la foule de leur visiteurs, grâce à l'incroyable variété d'attraits qu'ils offrent à une population avide de distraction.

Tel est le double secret du succès merveilleux obtenu chaque année, par le festival du 4 juillet de l'association des Commis; succès que nous comptons bien avoir à constater une fois de plus, mercredi matin.

Hôpital de Charité.—Rapport annuel.—Ayant déjà mentionné le changement qui a eu lieu, dernièrement, dans l'administration de l'Hôpital de Charité, nous avons, aujourd'hui, à annoncer réception du rapport annuel de cette Institution, que nous devons à l'obligeance du chirurgien en chef, le Dr A. W. de Roaldès.

Après avoir parcouru cet intéressant document, nous sommes heureux de constater que le Board des Administrateurs, nommé par le gouverneur Wiltz, a pleinement justifié la confiance de son créateur et mérité la reconnaissance du public. Il n'est que justice dans ce cas, de rappeler brièvement les titres de l'administration.

A 7 h. du matin, Sir Wm Harcourt a dit que l'on venait de passer la valeur de deux jours de travaux dans la discussion d'une mesure sans importance. Il fallait en finir avec cet état de choses.

M. Parnell a répondu que les membres irlandais en appelleraient à leurs compatriotes en Irlande et à l'étranger. Impossible, suivant lui, de faire une opposition moins violente et à des mesures aussi atroces.

A 9 h. 30, la Dr Lyon Playfair, président du comité, a déclaré que l'on avait comploté d'arrêter les travaux de la Chambre.

MM. Biggar, Callan, Commons, Dillon, Healy, McCarthy, Merinn, Metje, J. P. O'Conner, O'Donnell, Parnell, Powers, Redmond, Sexton et Sullivan, ont alors été suspendus et ont quitté la Chambre.

A 10 heures 35, le président rapporte que O'Donnell s'est traité d'infâmie la déclaration du président.

M. Childers, secrétaire de la guerre, annonce qu'il demandera lundi, que la Chambre juge la conduite de M. O'Donnell.

M. Childers a demandé la suspension de MM. O'Donnell et Dillon, qui est adoptée par 126 voix contre 27, au milieu des bravos de toute la Chambre. Puis d'autres suspensions ont lieu au milieu de scènes violentes et la clause 17 est enfin adoptée par 158 voix contre 19.

Tous les membres se font l'un après l'autre expulser et la loi est votée jusqu'à l'article 30. La Chambre est restée en séance 32 heures.

Sériculture.—Une assemblée du "Southern Women's Silk Raising Association—société des dames du Sud pour l'élevage des vers à soi—à eu lieu hier, à 1 heure à la salle Werlein.

L'assemblée a été appelée à l'ordre par Mme W. S. Chandler.

Le but de la réunion était de recevoir le rapport du comité chargé, au dernier meeting, de rédiger les réglements pour la gouverne de la société.

La présidente ouvre la réunion, a donné lecture des réglements, qui ont été adoptés.

Il a été décidé que la société sera incorporée et qu'elle sera connue dorénavant sous le nom de "Southern Silk Industrial Association." Elle sera par actions d'une piastre et aura un capital de $50,000, avec privilège de le porter à $200,000. Il y aura un bureau composé de cinq membres et des officiers, qui auront la direction des affaires.

Des propositions ont été faites pour fonder plusieurs fermes sur lesquelles seront élevés les vers à soie. Les meilleurs mûriers y seront plantés, si le succès couronne les efforts de la société des filatures et manufactures seront établies.

On a ensuite procédé à l'élection des officiers et des membres de direction. Ont été choisis à l'unanimité des voix:

M. Théophile Harang—Président.
Wm W. S. Chandler—Vice-président.
Mlle C. Hubbard—Secrétaire.
Mme J. Egan—Trésorière.

Le bureau de direction sera composé comme suit:

M. E. M. Hudson,
W. S. Chandler,
Mme E. B. Johnson,
Mme Dillingham,
Miss Hubbard.

Ainsi que des officiers de l'Association.

Des remerciements ont été votés à Mmes Johnson et Chandler pour leurs services.

Sur la motion de Mme Johnson, l'assemblée a remercié la Presse de tous ses efforts dans l'intérêt de la Société.

D'après la *Gazette des Animaux*, le vol des abeilles pourrait être pris dans le double sens de ce mot. Il y a des abeilles qui ne bornent pas voler, à l'aide de leurs ailes; elles volent à la façon de Cartouche.

"Certaines d'entre elles font violence aux sentinelles et aux habitants, mettent la ruche au pillage et en emportent toutes les provisions chez elles. Si cet exploit leur a réussi à plusieurs reprises, elles prennent, comme les hommes, plus de goût au pillage et à la violence qu'au travail, et finissent par constituer de vraies colonies de brigands. Il y a des individus isolés qui s'adonnent au vol et cherchent, sans être aperçus, à se glisser dans une ruche étrangère; leurs allures équivoques montrent bien qu'ils sont obligés de se cacher et ont conscience de leurs méfaits. Si les voleurs réussissent dans leur expédition, ils ambulent, plus tard, d'autres abeilles de leur ruche, afin de tenter semblables larcins; il se forme ainsi une véritable société de voleurs.

Bichicot dit encore (p. 393) que ces abeilles volées peuvent être produites artificiellement, au moyen d'une alimentation spéciale, consistant en miel mélangé d'eau-de-vie. "De même que l'homme, elles prennent bien vite goût à ce breuvage, qui exerce sur elles la même influence pernicieuse que s